

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 15

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

verons po aresetâ onna tomma, l'allâ bâirè demi-pot et ne manquè pas dè sè lameintâ po sè dou francs. Ma fâi on farceu qu'étâi quie et qu'avâi dza cein oïu mé dé dix iadzo, sè peinsâ dè lâi djuî on tor. On étâi dévai lo né; lo sélâo étâi mussi et la né arrevâvè tsau pou. Po sè reintornâ, Louis dévessâi passâ decoutè lo cemetiro iô étâi einterrâ l'autro. Adon cé que volliâvè fèrè la farça, preind on elliorâ (on linsu), s'einvortolliè dedein et sè va promenâ su lo mouret dâo cemetiro. Quand Louis passâ, l'autro sè met à bordenâ, et lâi fâ avoué onna voix que ronnavè : « Louis !... tai !... vouaiquie tè dou francs ! » Ma fâi quand Louis oïe cein, devenâ-vâi se l'allâ lè queri ?... L'eut 'na tôla fringâla que tsampè son fromadzo que bas et que tracè coumeint on vâodâi, créyeint avâi lo diablo à sè trossès. Sè reinfatè âo cabaret po criâ âo séco : « On revegneint, on revegneint ! se fasâi, l'a volliu m'attaquâ vai lo cemetiro ; se vo plié veni avoué mè ». Lè dzeins qu'étont quie et que saviont l'af-fèrè, coudessiron lo crairè et corzon avoué li, lè z'ons avoué on chaton, lè z'autro avoué dâi rans, dâi z'ecos, que l'avont trait à n'on moué dè dzeval-lès; mâ quand l'arreviron âo cemetiro, lo revegneint étâi lavi et... la tomma assebin.

On a mainte et mainte fois cité des exemples de l'intelligence du chien ; néanmoins nous ne pouvons nous empêcher de reproduire les lignes suivantes empruntées au *Rameau de Sapin* :

« Mademoiselle D***, une bonne et aimable personne, un peu originale, qui demeurait autrefois dans une maison de campagne située dans les environs de Colombier, possédait un chien qui était doué d'une intelligence rare ; il était de la race des barbets, lesquels, comme chacun le sait, sont en général d'une sagacité hors ligne.

Lorsque Mlle D*** allait passer la soirée à Colombier chez des dames de sa connaissance, ce qui lui arrivait assez fréquemment, le chien éclairait sa route au moyen de deux petites lanternes, suspendues aux deux extrémités d'un bâton qu'il tenait à son museau.

Dans la journée, quand elle allait à la promenade, le fidèle barbet portait alors son panier à ouvrage.

Par une belle matinée d'automne, Mlle D*** revenait de Colombier ; elle passait près d'une vigne, lorsqu'un lièvre en sortit à l'improviste ; traversant le chemin, il s'élança dans la campagne, le chien se mit à sa poursuite, abandonnant sa maîtresse et se-mant à travers champs toutes les choses qui étaient contenues dans le panier à ouvrage. Lorsqu'il revint au logis avec son panier vide, Mlle D*** le gronda beaucoup ; tout confus et l'oreille basse, il n'attendit pas la fin de la sermon que lui faisait sa maîtresse pour s'esquiver ; une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'il revenait tout joyeux en rapportant une paire de ciseaux ; disparaissant de rechef, il retrouva le tricot, puis le peloton, et le soir arrivé, tous les objets que renfermait le panier, sauf le dé à coudre, étaient retrouvés. »

A la suite d'une violente querelle, deux époux se boudèrent durant trois semaines. Le mari, ennuyé de ce long silence et ne voulant pas recommencer à parler le premier, employa la ruse suivante pour faire parler sa femme. Pendant toute une journée, il alla remuer de la vieille ferraille qui déposait aux mansardes, en faisant un bruit à agacer les caractères les plus patients. Vers 7 heures du soir, à l'ouïe d'un tel vacarme, sa femme n'y tenant plus, monte vers lui et s'écrie : *Mâ dein cetu dieu mondo que tzertzé tou perquie?*

— *Ta leinga*, répondit l'autre.

Une blanchisseuse de Lausanne rapporte du linge dans une famille. Trouvant l'appartement fermé et voulant cependant qu'on soit informé de sa visite, elle écrit sur la porte :

*Je suis Venus
Avec du linge*

En 1870, au moment où la guerre s'approchait de nos frontières, on vit plusieurs citoyens non inscrits sur les registres militaires s'offrir comme volontaires. Parmi eux, se trouvait un vétéran d'un de nos villages, qui, enflammé d'un zèle fort louable du reste, faisait ses préparatifs de départ. Tous les parents attristés (en apparence) venaient consoler la famille de notre héros. Sa femme seule paraissait indifférente. Un voisin lui en ayant demandé la cause, elle répondit : Oh ! que Dieu le conduise ; c'est seulement quand il reviendra que je veux pleurer.

LA PETITE REINE

(Fin.)

Si je vous ai offensée, madame, c'est bien involontairement. Cependant je ne crois pas m'être exprimée de façon à mériter votre colère.

Mais plus Odette se montrait calme, plus la reine s'abandonnait à la violence de sa haine.

— Prenez garde, ma mie ! fit-elle d'une voix menaçante ; vos semblants de douceur ne m'en imposent point ; je sais lire tout ce qu'il y a d'orgueil dans votre feinte humilité.

Odette s'inclina :

— Ma présence vous irrite, je le vois... Souffrez, madame, que je me retire.

— Non ; tu m'entendras jusqu'au bout, odieuse créature ! dit la reine en retenant Odette par le bras.

Aveuglée par la fureur, elle n'aperçut point le roi qui, au moment d'entrer, s'arrêtait tout à coup à la porte et écoutait.

— Il est temps que cette lutte finisse, continua Isabeau ; ce n'est point à la reine de France à plier devant sa sujette. Ah ! tu dédaignes pour époux un baron anglais ! Ton ambition a de plus hautes visées peut-être ? Elle sera déçue, car je te ferai rentrer dans la poussière d'où je t'ai tirée.

Odette venait d'apercevoir le roi. Toujours indulgente et bonne, elle voulut avertir la reine et lui toucha légèrement l'épaule.

A ce geste qu'elle interpréta comme une insulte, Isabeau ne mit plus de bornes à son emportement.

— Tu oses, s'écria-t-elle, porter la main sur ta reine ! Tiens, voilà comment on corrige les servantes rebelles.

Mais le roi était accourru à temps pour retenir la main d'Isabeau.

— Qu'alliez-vous faire, madame ?...